

EDITH WHARTON

le vice de la lecture

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



le vice de la lecture

L'éditeur tient à remercier chaleureusement
Erin McDonagh pour ses précieuses recherches.

© Les Éditions du Sonneur, 2009

Troisième édition, 2012

ISBN : 978-2-916136-17-2

Dépôt légal : mars 2009

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duveillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

EDITH WHARTON

le vice de la lecture

Traduit de l'américain par Shaïne Cassim



Le Vice de la lecture, texte inédit en français, a paru sous le titre *The Vice of Reading*, dans la *North American Review*, en octobre 1903.

LA FAMEUSE « diffusion de la connaissance », communément rangée avec enthousiasme et au suffrage universel dans la catégorie des progrès modernes, a incidemment mis en évidence la naissance d'un nouveau vice – le vice de la lecture.

Peu de vices sont plus difficiles à éradiquer que ceux qui sont généralement considérés comme des vertus. Le premier d'entre eux est celui de la lecture. Que lire du rebut soit un vice est habituellement admis, mais lire en soi – l'habitude de la lecture, aussi nouvelle soit-elle – se range déjà aux côtés d'autres vertus patentées, telles qu'être économe, sobre, matinal et faire régulièrement de

l'exercice. Il y a en réalité quelque chose d'étrangement agressif dans l'attitude vertueuse du lecteur par devoir. Par ceux qui s'en sont tenus aux humbles chemins du précepte, le lecteur par devoir est vénéré comme un modèle de perfection. « J'aurais aimé lire comme vous le faites », déclare le novice sans lettres à cet adepte du superfétatoire, et notre lecteur, accoutumé aux encens de la déférence sans réserve, envisage tout naturellement son occupation comme un remarquable exploit intellectuel.

Se forcer à lire – « lire par volonté », en quelque sorte – n'est pas plus lire que l'érudition n'est la culture. Lire vraiment est un réflexe ; le lecteur né lit aussi inconsciemment qu'il respire ; et pour pousser l'analogie plus avant, lire n'est pas plus une vertu que respirer. Plus on confère à l'acte du mérite, plus il en devient stérile. Qu'est-ce que lire, en dernière instance, si ce n'est un échange de pensée entre écrivain et lecteur ? Si le livre

entre dans l'esprit du lecteur tel qu'il a quitté celui de l'écrivain – sans aucune des additions et modifications inévitablement produites par l'irruption de nouveaux corps de pensées –, alors il a été lu en vain. Dans ce cas-là, il va sans dire que le lecteur n'est pas toujours à blâmer. Il y a des livres qui restent de marbre – incapables de transformer ou d'être transformés –, mais ceux-là ne comptent pas en littérature. La valeur des livres est proportionnelle à ce que l'on pourrait appeler leur plasticité – leur capacité à représenter toutes choses pour tous, à être diversement modelés par l'impact de nouvelles formes de pensées. Là où, pour une raison ou une autre, cette adaptabilité réciproque manque, il ne peut y avoir de réelle relation entre le livre et le lecteur. En cela, on pourrait dire qu'il n'y a pas de critère de valeur abstrait en littérature : les plus grands livres jamais écrits valent pour chaque lecteur uniquement par ce qu'il peut en retirer. Les meilleurs livres sont ceux desquels les meilleurs lecteurs

ont su extraire la plus grande somme de pensée de la plus haute qualité ; mais c'est généralement de ces livres-là que les piètres lecteurs recueillent le moins.

Être un piètre lecteur pourrait donc être considéré comme une infortune, mais certainement pas comme une faute. Pourquoi serions-nous tous des lecteurs ? Nous ne sommes pas censés être tous musiciens, mais lecteurs nous devons tous l'être ; voilà pourquoi ceux qui ne peuvent lire avec inventivité lisent mécaniquement – tel un homme sans aptitude pour le violon qui considérerait le grincement produit par un orgue de Barbarie comme un accomplissement équivalent ! Il doit être admis, d'emblée, qu'en matière de lecture, les vrais offenseurs ne sont pas ceux qui se restreignent à la camelote avérée. Un lecteur qui s'avoue grand dévoreur de fiction futile cause peu de dommages. Celui qui se précipite sur « le livre du moment » ne nuit pas gravement au développe-

ment de la littérature. La sorte d'esprit qui discerne dans les divisions naturelles de l'écorce du melon la preuve qu'il doit être dégusté *en famille** pourrait même considérer certains ouvrages – ceux qui ne nécessitent aucun effort autre que de tourner les pages et se servir de ses yeux – comme spécialement conçus pour le bon plaisir du lecteur mécanique, façon distributeur automatique : « Veuillez appuyer sur la touche adéquate pour sélectionner le livre désiré ». La providence s'avère alors une infaillible pourvoyeuse en auteurs dont la mission évidente consiste à protéger la littérature des ravages provoqués par les sots ; et c'est seulement lorsque le lecteur mécanique s'égare hors de son pré carré qu'il devient un danger. L'idée à la mode selon laquelle lire est une qualité morale a hélas conduit nombre de consciencieuses personnes à renoncer à leur innocent badinage avec les livres faciles pour des relations bien plus épuisantes

*En français dans le texte. [Toutes les notes sont de la traductrice.]

avec la littérature. Ceux-là se font « un devoir de lire ». Le « programme » des plus ambitieux d'entre eux inclut la vaste résolution d'être au courant de tout ce qui s'écrit ! Le désir de se tenir au courant est, semble-t-il, la plus grande motivation de cette catégorie de lecteurs : ils semblent envisager la littérature comme un funiculaire à bord duquel on ne peut « embarquer » qu'en courant à toutes jambes ; pendant qu'on trouvera le lecteur-né se promenant avec indolence en diligences et autres chaises de poste, vaguement au fait des nouveaux moyens de locomotion.

C'est lorsque le lecteur mécanique, armé de la haute idée de son devoir, envahit le domaine des lettres – discussions, critiques, condamnations ou, pire encore, éloges – que le vice de la lecture devient une menace pour la littérature. Alors même qu'il pourrait sembler d'un goût douteux de s'offusquer de cette intrusion motivée par de si respectables motifs, n'eût été cette incorrigible

suffisance du lecteur mécanique qui fait de lui une cible légitime. L'homme qui joue un air sur un orgue de Barbarie ne cherche pas à soutenir la comparaison avec Paderewski* ; le lecteur mécanique, lui, ne doute jamais de sa compétence intellectuelle. Tout comme la grâce mène à la foi, tant de zèle investi pour progresser est supposé conférer une cervelle.

Lire n'est pas une vertu, mais bien lire est un art, et un art que seul le lecteur-né peut acquérir. Le don de lire n'est pas une exception à la règle selon laquelle tous les dons naturels ont besoin d'être cultivés par la pratique et la discipline ; mais sans l'aptitude innée, la formation sera vaine. C'est l'illusion du lecteur mécanique de croire que les intentions peuvent prendre la place de l'aptitude.

*Ignacy Jan Paderewski (1860-1941), pianiste polonais, fut aussi compositeur, diplomate, politicien et Premier ministre de son pays.